

Penser la ville par le paysage

sous la direction d'**Ariella Masbounji**

autour de
Michel Corajoud,
Alexandre Chemetoff
Georges Descombes
Michel Desvigne
Mario Gandelsonas
Peter Latz
Alain Marguerit
Sébastien Marot
Thierry Paquot
Guerric Péré.



Projet Urbain



ÉDITIONS DE LA VILLETTE



Desvigne–Dalnoky

Recherches pour une esthétique de la transformation

Associés par des travaux communs, Christine Dalnoky et Michel Desvigne ont étudié avec Michel Corajoud à l'école de Versailles, puis travaillé avec lui et Alexandre Chemetoff (1982-83) avant de devenir les premiers paysagistes pensionnaires de la Villa Médicis (1986-88). Le jardin de la rue de Meaux à Paris, réalisé avec Renzo Piano (1990), affirme leur identité et l'élégance de leur style, confirmées à Lyon, place des Célestins (1994). Depuis, ils ont souvent

travaillé avec des architectes de renom (Norman Foster, Herzog et de Meuron...). Dès leur naissance au paysage, ils ont cultivé leur intérêt pour les périphéries, « fascinantes, diverses, riches ». Et caressé « le rêve de villes ancrées dans leur territoire, où sentir la pente d'une colline, suivre le flux de l'eau et le cycle des saisons, lire le temps inscrit dans la peau du paysage ». Sébastien Marot définit leur approche par sa sérénité, « peut-être moins militante mais aussi moins mora-

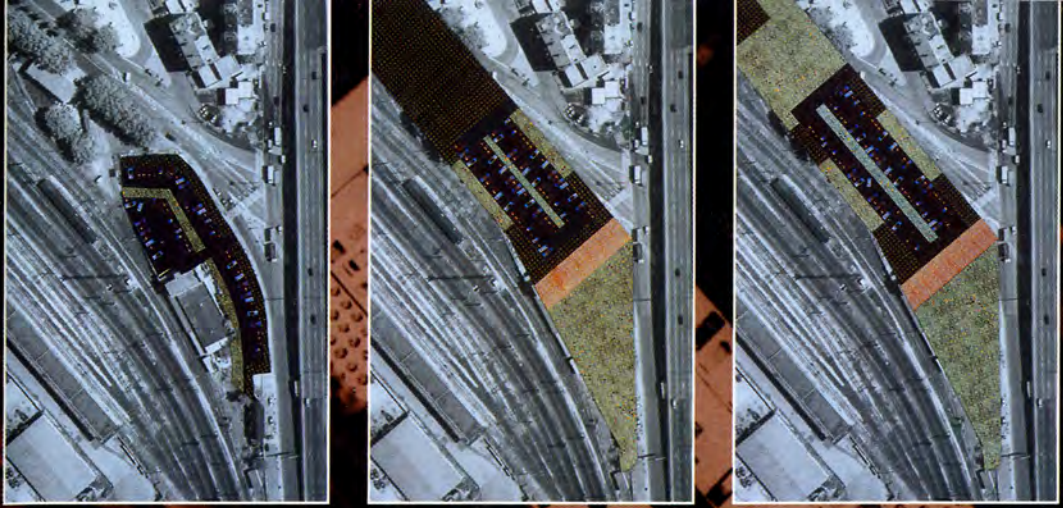
liste ». Engagés dans une réflexion pour « une esthétique de la transformation », ils cherchent dans le paysage sa capacité à relier les éléments épars de la sur-urbanisation. Ils développent le concept de « nature intermédiaire » : « un milieu vivant à l'échelle géographique, qui qualifie un territoire avec lequel il faudra composer plus tard ». Sans préfigurer la ville future, « donner aux lieux des qualités physiques qui auront une influence sur la définition

Michel Desvigne

La fabrication pragmatique du territoire

Les exemples présentés ici développent une attitude pragmatique, qui cherche à exploiter les terrains vacants, avec des moyens rudimentaires, agricoles ou écologiques au sens technique du mot. Aux États-Unis, l'écologie est considérée comme un outil de mise en place d'un milieu vivant sur un terrain donné, selon une évolution dans le temps maîtrisée.

Notre approche consiste, sans fascination pour les processus, à maîtriser ces mécanismes, comme les agriculteurs savent ramasser l'eau, protéger du vent, fertiliser... Toute une palette de moyens d'intervention sur le territoire existe. Cette écologie de projet est un outil de fabrication du territoire. Par exemple lorsque la construction d'un paysage cohérent et collectif est légitimée grâce à des raisons techniques – comme la gestion des eaux. Le recours à de tels procédés tend à définir un paysage marqué par une certaine « naturalité » (bois, prairies, marais) et cette référence donne une logique réellement géographique aux projets de paysage et aux plantations. Elle apporte une cohérence physique aux structures bâties, à la manière de la « nature » développée dans le territoire urbain américain.



© Agence Desvigne.

des quartiers à venir ». Ce travail de préparation du territoire, présent dans la péninsule de Greenwich comme autour des nouvelles gares du Tgv Méditerranée, consiste d'abord pour eux à clarifier, « afin que toujours et à chaque échelle la lisibilité du

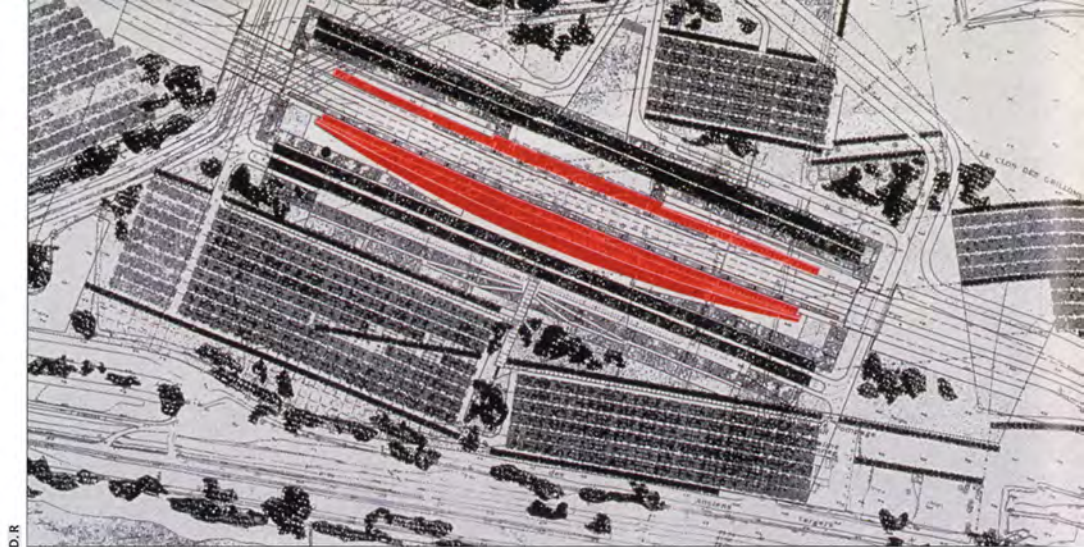
paysage soit conservée et cohérente ». Dans cette perspective, la géographie – vue d'avion à la recherche de ses mécanismes et de ses croisements avec l'ordre urbain ou agricole – fait figure de mémoire antérieure à l'histoire. Les traces sont ici un langage à transposer.

Le vocabulaire reste simple, recherche de textures végétales et de densités multiples, refus du formalisme et du sur-dessin. Leur choix d'un traitement écologique des terrains à transformer s'opère plus par résolution technique que par idéologie. **F. de G.**

Dans les zones suburbaines, cette écologie pragmatique s'avère plus pertinente que l'unique recours à des tracés qui cherchent à pallier un ordre défaillant. Ces lieux souffrent d'abord d'un défaut de lisibilité, traversés par des grandes infrastructures dont les tracés sont généralement plus politiques que techniques, pollués par des « entrées de ville » que l'on tente de rendre « urbaines » en invoquant les modèles classiques ou haussmanniens. Face à la confusion qui règne dans les périphéries, une attitude honnête consiste à redonner de la lisibilité : nettoyer, clarifier, identifier les strates qui se superposent, en différenciant ce qui est de l'ordre de la nature, du paysage construit, des réseaux...

Notre démarche choisit de ne pas attendre les grands projets régaliens dont la France a le privilège et qui condamnent des générations entières à vivre dans les friches. Au contraire, accepter le provisoire conduit à intervenir tout de suite, sur les terrains vacants : ces délaissés, principalement liés aux infrastructures, se développent en réseau et composent une géographie qui se superpose à la ville diffuse. Y créer une « nature intermédiaire » donne l'occasion d'initier un paysage fondateur, puissant moteur de transformation et de régénération urbaine. Certes, le caractère trop résiduel de ces terrains vacants risque de générer une démarche un peu floue, ces petits terrains sont dérisoires, comme les moyens mis en œuvre. Mais on agit, tout de suite, et ces essais nourrissent des projets possibles.

↑ Hypothèse d'implantation d'un parking provisoire pour le futur musée des Confluences, selon le principe de paysages transitoires. « Créer une nature intermédiaire, occasion d'initier un paysage fondateur, moteur de régénération urbaine. »



D.R.

La nouvelle gare du Tgv à Avignon

Transposer un langage, qui organise un territoire large

Le site de la nouvelle gare TGV à Avignon, dans la plaine de la Courtine, au confluent de la Durance et du Rhône, est une périphérie, avec ses centres commerciaux et ses zones industrielles. D'anciennes photos aériennes montrent à quel point ce paysage a été ravagé, cet étonnant réseau de brise-vent, orienté en fonction du Mistral mais aussi des méandres du fleuve, écrivant à la fois l'histoire d'une maîtrise agricole et les errances d'une rivière.

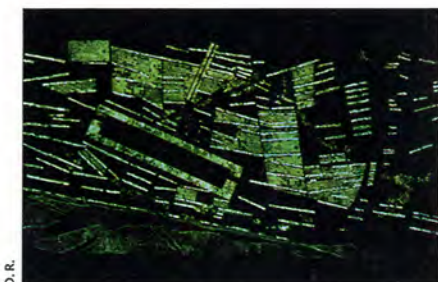
Ce paysage du Sud, avec ses haies brise-vent, ses vergers et ses allées de platanes (des tèses) menant aux bastides, inspire un langage qui peut être transposé sur ce territoire dévasté où s'implante la gare.

La gare a été assimilée à un grand domaine et l'ensemble de son site à un parc. L'espace s'organise en un jeu de terrasses, à partir du niveau le plus haut (les quais, à sept mètres au-dessus du sol) : les terrasses parkings forment

↑ Haies brise-vent, allées de platanes, vergers : le paysage du Sud inspire un langage à transposer sur le territoire dévasté où s'implante la gare. Décliné en terrasses, parkings, remblais, canal, ce langage est ensuite prolongé sur l'ensemble du site (AREP, maître d'ouvrage délégué).



D.R.



D.R.

des vergers ; de part et d'autre des quais, la gare entière est contenue dans une tèse de platanes ; une double rangée de tulipiers marque sa présence au Nord et au Sud du remblai ferroviaire ; un canal d'irrigation rafraîchit les espaces d'attente. La gare n'est plus un monument mais une halte, et son paysage fait son architecture.

Le projet s'inscrit dans une histoire mais en transforme le langage par des échelles et des usages différents. L'image actuelle ne se superpose nullement au relevé ancien des haies. Ce langage paysagiste, mis à l'épreuve dans le laboratoire que constituait la gare, a pu se développer plus largement, à une autre échelle, pour constituer l'ossature de la ZAC. Il a fallu beaucoup de ténacité (en sept ans de travail) et l'aide de Jean-Marie Duthilleul pour prolonger ce tracé sur toute la ZAC, au-delà de la parcelle initiale, trop limitée par rapport à ce territoire de périphérie. Le dessin de la voirie joue avec la structure végétale, le parcellaire a été recomposé pour le préparer à de nouveaux usages.

En termes de méthodologie, regarder large permet de comprendre les dispositifs et les procédures, de repérer les quelques pièces avec lesquelles le territoire s'est construit : un langage est identifié – pas



seulement des tracés – qui est transposé autour de la gare. À partir de quoi il est possible de redéfinir un paysage, d'organiser un grand territoire qui se dessine par un processus maîtrisé. Mais regarder large ne suffit pas et ce serait une erreur de vouloir dessiner le tout pour réaliser le détail.

La péninsule de Greenwich, à Londres

Donner une qualité à un site pour qu'il devienne un jour habitable

Autour du dôme construit par Richard Rogers sur la péninsule de Greenwich, on nous a demandé d'aménager le site pour l'exposition du *Millenium*, avec l'idée de le préparer à accueillir une ville dans trente ans. Le plan masse proposé par Richard Rogers préfigurait une ville, de façon improbable puisque le lieu allait être abandonné, sans doute pour une quinzaine d'années. Dans ce méandre de la Tamise, le terrain était tellement pollué par les activités industrielles qu'il a subi une véritable table rase, creusé sur un mètre cinquante de profondeur.

Le projet consiste à donner une qualité paysagère à cette presqu'île, en composant non pas le préverdissement demandé mais un cadre dans lequel fabriquer plus tard un morceau de ville. Pressés par le temps, les commanditaires ont été convaincus par l'idée.

Sans trace récupérable, sans programme porteur, il reste possible de se référer à l'échelle géographique, à une cohérence géologique et écologique. À partir de l'image d'une peupleraie vue d'avion, très densément plantée, dans laquelle la rivière sculpte une clairière – un lieu qui peut être habitable – l'objectif est de reconstituer une « forêt alluviale ».

Deux strates sont plantées, la structure provisoire d'un socle vert constituant l'espace (12 000 charmes et saules) et une structure pérenne, arbres à grand développement (aulnes, chênes...). L'ensemble du site est géré par une trame, qui permet de sculpter des clairières, isolant les arbres destinés à grandir. Sans hiérarchie par le dessin ni caprice esthétique, seules comptent ici les règles de plantation.

La leçon de cette expérience concerne la gestion du temps : avec pragmatisme, les terrains vagues ont été évités, alors que si nous avions aménagé un parc, il serait aujourd'hui abandonné et vandalisé. L'intervention

↓ Autour du dôme du *Millenium* conçu par Richard Rogers, l'ancien site industriel est préparé pour accueillir une ville dans une trentaine d'années : arbres à grand développement pour une structure pérenne et « socle vert » provisoire dans lequel des clairières sont sculptées (collaboratrice : P. Way ; Atkins ingénieurs ; B. Ede, paysagiste).



s'apparente plus à une infrastructure qu'à un parc. Elle ne répond pas directement à la commande – selon nos clients, nous faisons un projet par défaut – et s'attache à produire une texture, des matières, plutôt qu'une forme. La démarche relève cependant bien du projet, créant un milieu vivant par des processus artificiels : une nature intermédiaire.

Les délaissés urbains de Boston

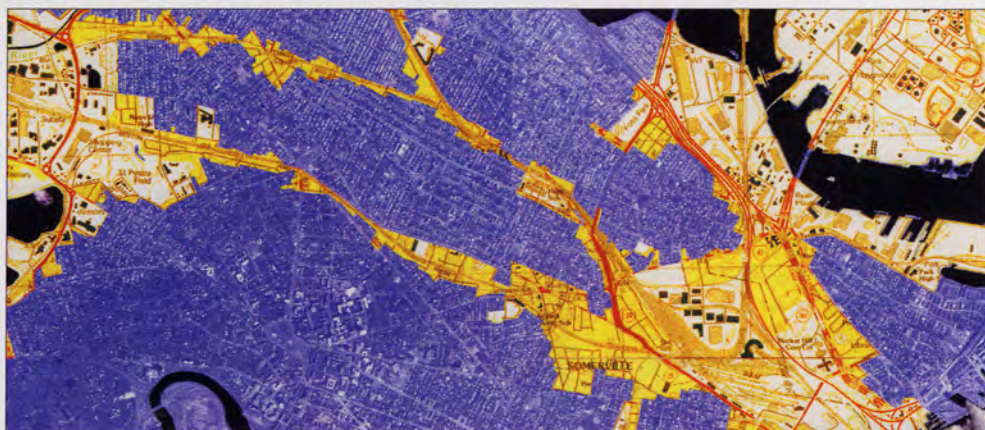
Élaborer une nouvelle géographie, par des moyens modestes

Avec des étudiants de Harvard, nous avons travaillé sur les délaissés urbains de Boston. En cartographiant les espaces à l'abandon, nous avons évalué ces terrains sans usage ni typologie officielle à environ 30 % du territoire. Il s'agit d'espaces autour des infrastructures de transport et des industries. Ou des 25 kilomètres de quais délaissés sur le port de Boston, quais artificiellement construits avec des estacades en bois, qui pourrissent et dont la transformation devient urgente.

Le problème concerne l'ensemble des États-Unis où, comme dans tous les pays très libéraux, il faut que des investisseurs imaginent des grands projets, en l'absence de volonté publique. Pour agir sans attendre sur le territoire, le contrôler collectivement, nous avons développé de façon pragmatique avec les étudiants des hypothèses de travail sur la manière d'agir sur ces territoires délaissés, pratiquement sans moyen, avec une attitude semblable à notre démarche à Greenwich.

En suivant les infrastructures délaissées, par définition linéaires, une réelle promenade, continue, peut être fabriquée, offrant une pratique nouvelle aux États-Unis, où la notion de promenade n'existe pratiquement pas. Au lieu de chercher à structurer les vides en y superposant un ordre de composition, les projets élaborent une nouvelle géographie, par des moyens modestes : redonner une fertilité au sol, le scarifier, le décontaminer sur place, y détourner les eaux d'orage, proposer un mode d'entretien sur la longue durée... Avant que des projets substantiels prennent forme, il est au moins possible de profiter de cette vacance pour qu'une sorte de nature s'installe dans la ville, une nature intermédiaire qui, éventuellement, redessine la géographie.

↓ Cartographier les espaces à l'abandon de Boston (autour des infrastructures et des industries, sur les quais délaissés du port), diagnostic avant un projet de promenade qui cherche d'abord à redonner une fertilité au sol.



D.R.



De nouvelles plantations amorcent un paysage qui irrigue le tissu urbain.

La gestion des eaux pluviales structure la démarche : à l'intérieur du périmètre correspondant à un bassin de collecte des eaux, des canaux et des réservoirs sont creusés dans les friches et aux abords des voies ferrées. Promenades et pistes cyclables sont installées en balcon ; les plantations de saules et de peupliers signalent la présence de l'eau.

Les étudiants ont envisagé divers développements sur ces terrains à l'abandon, avec un usage de l'écologie pragmatique, à l'américaine, ni idéologique ni romantique mais qui cherche, comme l'agriculture, à transformer les choses. Les nombreuses pistes ouvertes par ces travaux m'ont ensuite inspiré, en particulier à Lyon.

↓ Des gabions verts créent des matelas végétaux qui transforment les quais. « Introduire du végétal, façon de donner de l'espoir à un territoire difficile. »

Lyon Confluence

Parcs provisoires accompagnant les mutations d'un territoire

Lyon Confluence fait partie de ces territoires « maudits », comme le port de Marseille ou l'île Seguin, où des dizaines de projets ont été étudiés. L'agence a d'abord eu la charge d'aménager une promenade provisoire (probablement pour 5 à 10 ans) le long de la Saône, afin de préfigurer le parc prévu par Oriol Bohigas dans le schéma de développement du sud de Lyon. Avec un budget extrêmement modeste (près de 1,22 million d'euros pour deux hectares et cinq kilomètres de rive), il s'agissait de rendre accessible un lieu quasiment impraticable, en résolvant des problèmes assez terre à terre de séparation entre les circulations – promenades, accès aux embarcations, voies ferrées... Sans argent pour des garde-corps, des revêtements ou des infrastructures sous le sol – le plus coûteux dans le paysage. De grands matelas verts différencient les lieux, système simple de gabions verts qui peuvent se justifier pour un usage provisoire. Aussi naïf cela peut-il paraître, introduire du végétal ici est une façon de donner de l'espoir à un territoire difficile. Sur le sol en place, sont posées une rive plantée et une couverture en granulés, qui appartiennent à la palette des espaces publics lyonnais et offrent une présence immédiate, peu coûteuse et signifiante le long d'un cours d'eau.

La mission qui nous a ensuite été confiée, avec François Grether urbaniste, de développer le projet poursuit le travail d'Oriol Bohigas : il s'agit de savoir par où commencer, alors que se bousculent sur ces 150 hectares une voie ferrée, la gare de Perrache, un échangeur multimodal, divers systèmes de



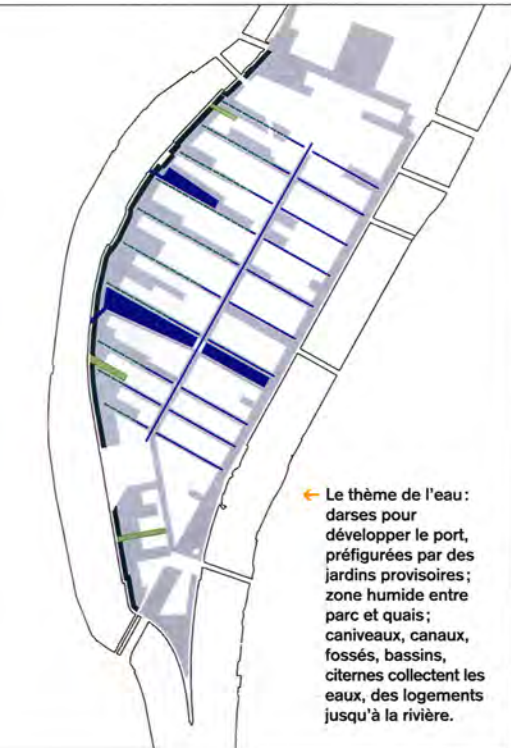
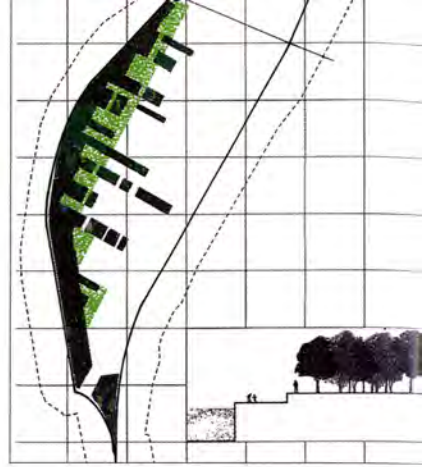
Photos : D. R.



transports, une autoroute, un marché gare qui doit disparaître, des entreprises amenées à se transformer... Impossible d'attendre trente ou quarante ans avant la reconversion et la réalisation du parc (une trentaine d'hectares), le port et le quartier d'habitations prévus, sur un site où la pression foncière n'est pas exceptionnelle.

Au lieu de produire un plan d'aménagement rigide, l'équipe propose une stratégie d'infiltration, un processus d'occupation évolutive, en utilisant la fragmentation du territoire pour y glisser jardins et promenades. L'idée s'est imposée de ne surtout pas accepter le terrain vague. Donc de créer, plutôt que le parc unitaire commandé, un système de parcs provisoires, qui accompagnent toutes les mutations : dès qu'une industrie disparaît, dès qu'une voie est transformée, un projet intervient, une vie s'installe immédiatement, sans attendre le grand projet.

Cette fragmentation inévitable devient une opportunité pour l'avenir de la presqu'île : habitat et parc sont étroitement associés, dans un système ramifié qui évite toute ségrégation. Manière d'offrir une alternative aux deux typologies caricaturales de la caserne (le grand ensemble dense) et du Petit Trianon (le lotissement pavillonnaire). Un réseau d'espaces publics se tisse avec les îlots bâtis et, de tout point de la presqu'île il est possible de se déplacer en empruntant ces ramifications, toutes connectées à la Saône. C'est une manière d'habiter en ville qui propose une relation avec le sol, comparable à la pratique anglo-saxonne de tissus articulés entre constructions et espaces extérieurs.

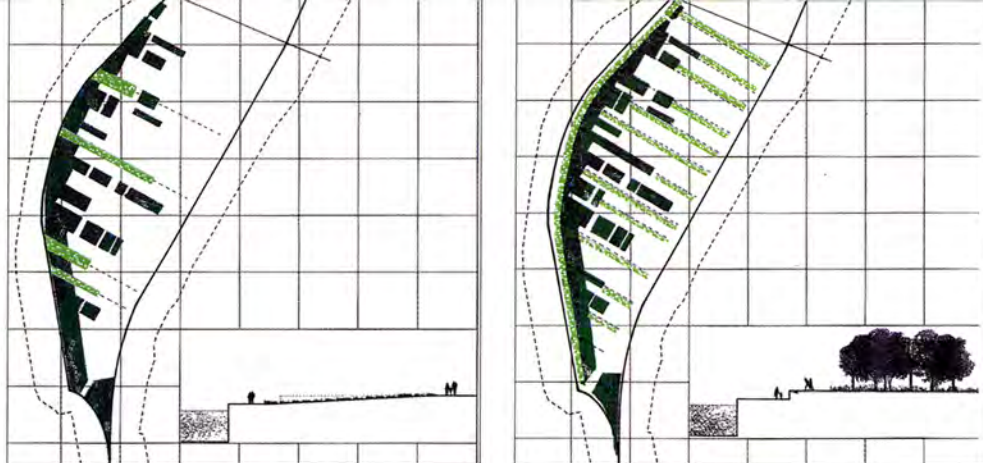


← Le thème de l'eau : darses pour développer le port, préfigurées par des jardins provisoires ; zone humide entre parc et quais ; caniveaux, canaux, fossés, bassins, citernes collectent les eaux, des logements jusqu'à la rivière.

Être très souple dans le temps

Compte tenu du système parcellaire et de la durée à envisager, il faut être très souple dans le temps. Les plans proposent des hypothèses d'accompagnement, en fonction de la libération foncière, et envisagent un paysage à deux vitesses – l'un pérenne, construit dès que les bâtiments disparaissent, l'autre explicitement provisoire, prairies, pelouses, pépinières. Le matelas vert et des arbres en jauge apportent une qualité immédiate, selon un dispositif qui servira de terrain en terrain, toute la terre végétale étant récupérée. Et il y a le provisoire à dix ans : passages, pépinières, surfaces minérales accessibles, terrains de jeux. Cela sans toucher aux infrastructures, en installant les végétaux dans l'épaisseur d'une jauge.

Les études, étalées sur quatre ans, explorent des thèmes, en particulier celui de l'eau et des installations portuaires. Pour que le port se développe en cohérence avec le parc ramifié, de grandes darses seront creusées vers l'intérieur du quartier, préfigurées par des jardins provisoires. Les quais, qui appartiennent



aux grands linéaires du paysage lyonnais, seront conservés. Le contact entre le parc et l'eau est reporté à l'arrière du quai haut, avec la création d'une sorte de lagune parallèle à la rivière. À l'abri des marnages et de la navigation, une flore très riche peut s'y développer, dans une zone humide qui collecte les eaux. Caniveaux, canaux, fossés, bassins, citernes forment le réseau de collecte, hiérarchisé selon des parcours proches des piétons, de l'habitat jusqu'à la rivière. Ces dispositifs hydrauliques déterminent des contraintes physiques – pentes, emprises, continuités, franchissements – qui inspirent la diversité du bâti et de ses relations avec les espaces publics.

Hormis le paysage, le projet organise le développements des îlots, prépare le démontage et la transformation des infrastructures (avec le bureau RFR), hiérarchise les espaces publics et les voies, différenciant les axes nord-sud et est-ouest, affirmant une forte lisibilité de l'espace public provisoire.

En termes de méthode, la ré-exploration du territoire par thèmes bouleverse le plan masse d'origine, sans produire un nouveau plan ni procéder par image unique. Le langage est défini avec précision, des synthèses recherchent une vision globale, chaque pas, chaque construction s'inscrit scrupuleusement dans le territoire, ses parcelles, sa nature. Ce projet est exceptionnel par sa commande, qui laisse la capacité de définir des langages, de développer une vision large et d'expérimenter en permanence. La démarche permet une réelle réactivité d'un niveau d'étude sur l'autre, et supporte les aléas politiques. ■

↑ Compte tenu du système parcellaire complexe et de la durée à envisager, les plans proposent des hypothèses d'accompagnement. Création d'un front boisé, d'une prairie, de jardins en pente.

↓ Constitution du parc selon un paysage à deux vitesses, l'un pérenne dès que les libérations foncières le permettent, l'autre provisoire, avec matelas verts et arbres en jauge récupérés à chaque nouvelle étape (collaboratrice, A. Gaillard ; urbaniste, Fr. Grether ; J.-F. Blassel, ingénieur).

